

Anthropologie et Sociétés



ADELL Nicolas et Jérôme LAMY (dir.), 2016, *Ce que la science fait à la vie*. Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, coll. « Orientations et méthodes », 416 p., bibliogr.

Yves Laberge

Volume 44, numéro 1, 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1072788ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1072788ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Laberge, Y. (2020). Compte rendu de [ADELL Nicolas et Jérôme LAMY (dir.), 2016, *Ce que la science fait à la vie*. Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, coll. « Orientations et méthodes », 416 p., bibliogr.] *Anthropologie et Sociétés*, 44(1), 292–294. <https://doi.org/10.7202/1072788ar>

modes de présence. Autre paradoxe, la table rase que propose Piette pour faire place à une anthropologie qui se met devant l'humain, comme on se met devant une molécule, provient donc du « dehors », contrairement au conseil donné au jeune anthropologue. L'auteur nous amène ultimement vers une anthropologie neuroscientifique s'intéressant à un allumage des neurones générant des vitesses et des intensités devant permettre d'obtenir la forme du mouvement. L'analyse de la fragmentation infinie d'images arrêtées offre pourtant difficilement le moyen de faire sens de la composition du mouvement. La forme d'écriture est similairement saccadée, coupant tout flot de lecture qui aurait pu amener en présence l'existence. Enfin, transformer l'homme en objet risque de diminuer sa capacité d'exister, tel que l'atteste l'ouvrage. L'argument ne convainc donc pas entièrement, bien qu'il puisse ajouter un angle d'approche en anthropologie.

Référence

PIETTE A., 2011, *Fondements à une anthropologie des hommes*. Paris, Éditions Hermann.

Julie Laplante
École d'études sociologiques et anthropologiques
Université d'Ottawa, Ottawa (Ontario), Canada

ADELL Nicolas et Jérôme LAMY (dir.), 2016, *Ce que la science fait à la vie*. Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, coll. « Orientations et méthodes », 416 p., bibliogr.

Ce que la science fait à la vie, ouvrage collectif publié par les Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques (CTHS), reprend dix-sept contributions issues du colloque « Les vies savantes : formes et récits d'un style ». Ce colloque tenu en 2012 au Muséum d'histoire naturelle de Toulouse explorait les liens multiples pouvant exister entre la vie professionnelle et privée, entre l'œuvre scientifique et les récits (auto)biographiques du chercheur posant un regard récapitulatif sur son propre parcours, dans une publication ou des écrits privés (correspondance, etc.). D'après Nicolas Adell et Jérôme Lamy, le récit de soi, tout comme la mise en scène de sa propre personne, peut devenir révélateur et mériterait d'être étudié rigoureusement. Ils écrivent :

Les manières de se dire et de se mettre en scène — en tant que savant — témoignent de cosmologies personnelles enchâssant la pratique scientifique dans la trame d'une existence qui la déborde et la modèle tout à la fois. La narration vient ici déplier une trajectoire, articuler des événements, des lieux, des personnes, des valeurs ; les torsions sont parfois gommées [...] (p. 13).

Le point de départ de cette réflexion nous renvoie au cœur de la philosophie sartrienne : « Tout le problème de la vie savante, ou la formulation de la vie savante comme problème anthropologique, tient en quelque sorte dans la formulation de Sartre : quels rapports la vie

et l'œuvre entretiennent-elles ? » (p. 41). Les ramifications possibles sont infinies et peuvent inclure « l'égo-histoire » propre à certains historiens (selon la démonstration de Pierre Nora, que cite Adell [p. 35]).

Parmi les contributions les plus inspirées, retenons celle d'Anne Collinot (« Raconter ou comprendre la vie savante ? ») qui prolonge les travaux de Mott T. Greene sur « l'écriture biographique d'une vie exceptionnelle », à partir d'exemples aussi différents que le prix Nobel Paul Nurse ou encore le théoricien de l'évolution Richard Dawkins (p. 81). Ces deux chercheurs jouissant d'une notoriété enviable sont souvent sollicités pour raconter leurs parcours (auto)biographique et scientifique. Dans ce qui pourrait (devrait) devenir l'embryon d'un livre très original, Collinot analyse comment ces récits biographiques sont construits, notamment dans l'émission radiophonique *The Life Scientific* (produite par la BBC) qui scrute sous forme d'(auto)portraits des chercheurs observés au quotidien (p. 88). Dépassant « les masques de l'anecdote » (p. 85), tout ce chapitre constitue une excellente synthèse de la réflexion sur l'écriture scientifique, sur « la science en train de se faire », et sur la réflexivité du chercheur au moment de se raconter rétrospectivement.

Dans la partie centrale de l'ouvrage, on appréciera la contribution admirablement maîtrisée d'Arnaud Saint-Martin à partir d'un exposé autobiographique méconnu (« *Haskins Lecture* ») de Robert K. Merton (1910-2003), présenté lors d'une conférence, en 1994 (p. 202). Le texte initial semble avoir été versé dans les archives personnelles de Merton (1993). Pour ce chapitre, Saint-Martin a probablement eu un accès privilégié à une partie des archives de Merton puisqu'il mentionne les relations de celui-ci avec des présidents américains, faisant par exemple référence à une lettre de Lyndon B. Johnson datée de 1964 et à une Médaille nationale de la science, reçue du président Bill Clinton (p. 209). Pour Saint-Martin, « ce récit court participe de l'élaboration d'une *persona* savante » (p. 202). On voit bien que Merton adopte — parfois complaisamment — une perspective autoréflexive en dressant un bilan de ses contributions scientifiques, de ses projets inachevés et de sa place de pionnier de la sociologie des sciences (p. 228). C'est ce chapitre de Saint-Martin qui illustre le plus éloquemment le propos général de cet ouvrage collectif.

Le chapitre de Jean-François Bert, excellentment documenté et intitulé « Mauss, un (in)disciple de Durkheim », étudie la filiation de Marcel Mauss (1872-1950) et de son oncle Émile Durkheim (1858-1917) en soutenant qu'après 1917 l'auteur de *l'Essai sur le don* aurait pris ses distances en raison de la complexité du social et de la nécessité de clarifier des concepts comme l'« anomie » : « À la grande irritation de mon oncle, je le trouvais [le concept d'"anomie"] trop philosophique, trop juridique, trop moraliste, insuffisamment concert » (p. 311). Pour Bert, Mauss serait « à la fois l'héritier principal et l'élève qui a dépassé le maître » (p. 308). Il conclut que « l'indiscipline de Mauss [...] lui a permis d'opérer avec, et peut-être surtout entre, plusieurs domaines de savoir dont il a fini par devenir un spécialiste » (p. 318).

Ce que la science fait à la vie intéressera les chercheurs et les étudiants en histoire de l'anthropologie et de la sociologie et ceux travaillant sur les récits de vie et la mise en récit de soi dans le domaine des sciences sociales et humaines. En revanche, les contributions ne touchent pas vraiment à l'anthropologie des sciences ni à l'épistémologie sociale.

Référence

MERTON R. K., 1993, « Notes for the Haskins Lecture », 9302.25, Box 431, Merton papers, Rare Book & Manuscript Library, Columbia University.

Yves Laberge
Département d'études anciennes et de sciences des religions
Université d'Ottawa, Ottawa (Ontario), Canada

BARRERA-GONZÁLEZ Andrés, Monica HEINTZ et Anna HOROLETS (dir.), 2017, *European Anthropologies*. New York et Oxford, Berghahn Books, coll. « Anthropology of Europe », 288 p., illustr., tabl., bibliogr., index.

Les anthropologues Andrés Barrera-González, Monica Heintz et Anna Horolets dirigent cet ouvrage collectif où les auteurs tentent de comprendre comment l'anthropologie est pratiquée en Europe depuis les derniers siècles. Quelle est la façon d'étudier l'Autre chez soi ? C'est l'une des principales questions que les directeurs de la publication et leurs collaborateurs tentent d'éclairer dans *European Anthropologies*. Les codirecteurs considèrent que, comme c'est le cas pour l'anthropologie en général, l'anthropologie pratiquée en Europe sur l'Europe peut être divisée en deux écoles de pensée ayant été établies par George Stocking Jr dans les années 1980 : celle servant à édifier une nation (*nation-building*) et celle servant à bâtir un empire (*empire-building*). Ces deux termes ne sont pas vraiment définis par Barrera-González, Heintz et Horolets, mais ils semblent faire référence à la création d'un sentiment nationaliste, d'une part, et à l'effort d'unification d'un Empire sous une même culture, de l'autre. Dans cet ouvrage, les codirecteurs espèrent également redonner leur importance aux plus petits courants de recherche européens, souvent éclipsés par les courants anthropologiques de l'Ouest, principalement britanniques, américains et français.

Ce livre composé de onze chapitres se présente comme la juxtaposition de petites et grandes traditions d'anthropologie sociale afin de mieux les comparer. Chaque chapitre devient une étude de cas concernant soit des traditions plus connues et influentes, comme dans les chapitres sur la France (Sophie Chevalier) et sur l'Allemagne (John R. Eidson), soit des traditions plus locales, comme dans les chapitres sur la Russie (Sergey Sokolovskiy) et la Croatie (Jasna Čapo et Valentina Gulin Zrinć). Les auteurs n'expliquent que rarement les démarches qui les ont amenés à écrire leur texte ; toutefois, le lecteur peut facilement comprendre qu'ils font pour la plupart une revue historique de la pratique anthropologique dans leurs milieux respectifs, le plus souvent à partir de revues de littérature. Certains se basent également sur des témoignages de chercheurs, voire sur leurs propres expériences, comme c'est le cas dans le chapitre autobiographique de la chercheuse slovaque Alexandra Bitušíková.